

# Correspondances

Autor(en): **Gretillat, A. / Lobstein, P.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **26 (1893)**

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-379535>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## CORRESPONDANCES

---

### I

Monsieur le Rédacteur,

J'ai émis plus d'une fois l'avis que le bon Samaritain qui daigne accepter la tâche ingrate d'annoncer au public le volume de son prochain, mêlât-il quelques gouttes de vinaigre à ses frictions d'huile et de baume, a toujours bien mérité de l'auteur, surtout si ce dernier est théologien. Je ne puis donc qu'adresser de nouvelles et sincères actions de grâces à mon éminent confrère de Strasbourg, qui, depuis plusieurs années, continue « tout à la douce » ses excursions à travers les quatre volumes que je viens de commettre. Je me garderai comme du feu de discuter telle ou telle des appréciations, quelque peu sommaires à mon gré, que contient le compte rendu de mon dernier volume (*Revue* 1892, n° 6, pages 513 et sq.) Mais j'ai l'habitude de ne pas laisser passer ce qui me paraît être erreur de fait, et je crois devoir en relever une dans l'article qui me concerne. Il est entendu d'ailleurs, Monsieur le rédacteur, que si ces lignes sont acceptées dans les colonnes de votre *Revue*, elles ne figureront pas dans le *Sommaire* sous la rubrique rébarbative : *Réclamation, Rectification, Protestation*, mais sous le titre tout à fait anodin de *Correspondance*.

J'ai déjà écrit privément à M. Lobstein que si le reproche qu'il me fait, page 521, d'avoir *caricaturé* les opinions de MM. Sabatier, Astié et Dandiran était fondé, je serais le premier à m'accuser sévèrement de cette faute, fût-elle exempte de préméditation. Chaque samedi à peu près, je me divertis

volontiers des quatre ou cinq caricatures qui occupent la première page de l'*Illustration*, mais je souffrirais d'apprendre que j'aie pu réussir en ce genre de littérature.

« Le christianisme, avais-je écrit en résumant les opinions de la Gauche évangélique, est un événement sans doctrine et sans idée, du moins sans doctrine authentique, sans idée qui lui soit propre, abandonné aux interprétations successives, diverses et contradictoires des siècles, des générations et des individus, occupant un des points saillants de l'évolution universelle des choses... », et voilà le passage où M. Lobstein trouve la caricature des idées de MM. Dandiran, Astié et Sabatier. Je ne puis donc me disculper que par quelques citations authentiques de leurs discours ou de leurs écrits.

Encore ne suis-je pas, je me hâte de le dire, assez aveuglé par le parti pris pour confondre dans une teinte unique les dégradations de couleurs que présente l'école dite nouvelle, depuis M. Léop. Monod, qui en marque la limite de droite, jusqu'à M. Sabatier qui en occupe l'extrémité gauche, en passant par le Lazare du journalisme contemporain, qui a repris avec la vie son beau nom d'*Evangile et Liberté*. Seulement, les opinions extrêmes de l'un n'ont jamais été, à ma connaissance, désavouées par les autres.

Mon éminent critique m'a facilité la tâche en renvoyant lui-même le lecteur à la page 104 du volume, où se trouvent des citations suffisamment justificatives, selon moi, du résumé incriminé. En voici quelques extraits :

Opinion de M. Dandiran : « Ce que j'admets comme révélation surnaturelle, immuable, comme l'objet essentiel de la foi, ce sont les faits. *Les vérités sont la manière de comprendre les faits ; elles sont pour moi quelque chose de tout à fait muable et humain.* »

M. Astié : « J'adhère entièrement à ce qu'a dit M. Dandiran <sup>1</sup>. »

Quant à l'opinion de M. Sabatier sur ce premier point, qu'il me suffise pour l'instant, et avant d'en venir au fond des choses, de rappeler le titre de son discours d'ouverture : *De la vie intime des dogmes et de leur puissance d'évolution*.

<sup>1</sup> Voir *Evangile et Liberté*, numéro du 20 juin 1890.

La brochure de M. Léop. Monod, que m'oppose également mon critique, p. 521, et dont, à mes yeux, la première qualité — *felix culpa* — est de se contredire, achèverait au besoin ma démonstration : « Je ne me souviens pas d'un passage où Jésus ait cru nécessaire de laisser entendre que pour pouvoir l'appeler Maître, il est nécessaire de penser comme lui...<sup>1</sup> » ; et l'auteur, auquel on pourra reprocher d'avoir eu ici la mémoire un peu courte, fait lui-même l'application de sa théorie, en déclarant que certains enseignements de Jésus, même sur des matières de l'ordre supersensible, ne doivent pas faire autorité pour nous.

Nous avons de plus exprimé la crainte que dans l'universelle évolution qui entraîne, nous dit-on, les dogmes comme les langues et les espèces, les faits eux-mêmes, qui restaient l'unique élément immuable de la révélation, ne fussent emportés à leur tour ; car, remarquez-le, ces faits, définis par M. Sabatier : *L'expérience religieuse créatrice et féconde faite tout d'abord dans l'âme des prophètes, de Christ et des apôtres*<sup>2</sup>, ne sortent pas plus que les dogmes de la sphère subjective. Or la métaphore, empruntée au canton de Schaffhouse, où cette crainte était formulée, est également taxée par mon critique de « criante injustice » (*Ibid.*, p. 521). Quelques citations authentiques des opinions de M. Sabatier sur les points généralement réputés fondamentaux des croyances chrétiennes et même des croyances religieuses, serviront à tout le moins d'excuse à la précipitation de mes jugements.

*Résurrection du Christ* : « Entre la mort de Jésus et la première prédication chrétienne au jour de la Pentecôte, il y a comme une nuit profonde dans laquelle notre œil ne sait rien saisir<sup>3</sup>. »

*Miracles de Jésus-Christ* : « Jésus n'a jamais tenté d'échapper aux lois régulières du monde physique pas plus qu'à celles du monde moral<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> *Problème de l'autorité*, 1<sup>re</sup> édit., p. 54 et 55.

<sup>2</sup> *Vie intime des dogmes et leur puissance d'évolution*, p. 20.

<sup>3</sup> *Encyclopédie des sciences religieuses*, tome VII, p. 400.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 385.

*Sainteté de Christ* : « Il ne peut être question d'une sainteté objective de Christ, mais seulement d'une sainteté subjective, c'est-à-dire conçue comme un état intègre de conscience<sup>1</sup>. »

*Sur la connaissance de Dieu* : « Croyez-vous que le mot Dieu prononcé par toutes ces lèvres éveille dans tous les esprits la même image ? La pauvre vieille qui se souvient encore des enluminures de sa grande Bible entrevoit la figure du Père éternel avec une grande barbe blanche et des yeux brillants et brûlants comme de la braise. Son voisin sourirait de ce naïf anthropomorphisme. Il a, lui, la notion déiste rationnellement établie dans son cours de philosophie de collège. Or cette notion paraîtra grossière encore au disciple de Kant qui sait que toute idée positive de Dieu est contradictoire, et qui se réfugie, pour échapper à la contradiction, dans celle de l'*Inconnaissable*. Pour tous cependant, le dogme de Dieu subsiste, et c'est parce qu'il est encore vivant qu'il se prête à tant d'acceptions différentes<sup>2</sup>. »

Que M. Sabatier lui-même se rattache au dernier type qu'il vient de définir, selon lequel toute connaissance religieuse issue d'une révélation objective est non seulement imparfaite, mais illusoire, c'est ce que nous apprendront les septième et huitième des thèses qu'il vient de présenter à la Société théologique de Paris :

Th. VII : La valeur ou la vérité d'un symbole quelconque ne saurait consister dans sa ressemblance réelle avec l'objet qu'il représente. Il a le pouvoir d'évoquer la présence de cet objet, non d'en donner une image adéquate ou une idée positive. Le contenu des symboles religieux et des notions religieuses n'est donc jamais la réalité métaphysique (ce que Dieu est en soi), mais uniquement le rapport psychologique et subjectif créé par la piété entre Dieu et nous (ce que Dieu est pour nous). C'est dire qu'en dehors de l'expérience concrète de la piété, l'objet même de la connaissance religieuse s'évanouit ou reste insaisissable. Ainsi est vrai, mais dans un sens plus profond, (?) le mot d'Anselme : *Credo ut intelligam*. »

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>2</sup> *Vie intime des dogmes*, p. 22.

Th. VIII : « Il suit de là . . . . .  
que la dogmatique traditionnelle est dans l'illusion, quand elle  
croit avoir, par révélation, une métaphysique positive révélée.  
La révélation elle-même ne se fait et ne peut se faire que par  
des images et des notions symboliques...<sup>1</sup> »

Foi de charbonnier ! sera-ce donc encore trahir que de traduire ces passages théologiques dans cette formule, étrangère à saint Anselme : Nous marchons par la foi dans une évolution sans terme ; ou de demander s'il nous reste encore après cela quelque « cataclisme » à attendre ?

Or c'est, à ma connaissance, chers frères de la gauche évangélique, vous qui aimez les expériences, la seconde ou la troisième expérience que vous nous faites faire : que l'on vous cite, il se trouve que l'on vous accuse ! Tout ensemble agressifs et inoffensifs, militants et ondoyants, bruyants et incompris, tels sont — sauf erreur ou omission de ma part — les divers attributs que nous vous connaissons. Ugolin dévorait ses enfants pour leur conserver un père. Ah ! que vous avez de peine à reconnaître les vôtres ! Ne les entendez-vous pas, ces tendres orphelins, échappés de votre plume, pousser vers vous ce cri suppliant : Père, père ! Allons, chers amis, un bon mouvement ! un peu d'attention à la voix de la nature ! Passez au bureau de l'état-civil, et que nous sachions, une fois pour toutes, les noms, prénoms et espérances de vous et des vôtres.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

Neuchâtel, le 28 décembre 1892.

A. GRETILLAT.

## II

Monsieur le Rédacteur,

Je dois trop de reconnaissance aux travaux de M. Gretillat pour ne pas vous savoir gré à vous-même de m'avoir communiqué les observations que mon honoré collègue vous a fait parvenir sous le titre anodin de « correspondance » ; je vous

<sup>1</sup> Cité d'après *Evangelie et Liberté*, numéro du 25 décembre.

remercie de me permettre d'ajouter sans retard quelques mots de réponse aux courtoises et spirituelles « réclamations » que M. Gretillat m'avait déjà fait l'honneur de m'adresser directement.

Les remarques de M. G. portent sur une question de fait. Il se défend de l'accusation d'avoir « caricaturé » les opinions de « la gauche évangélique », de « l'école dite nouvelle », d'« une des conceptions modernes du christianisme qui, sous l'influence de Ritschl, tend à prévaloir au moins pour un temps. » (P. 61.) Pour se justifier du reproche que j'avais formulé contre lui, il transcrit quelques « citations authentiques » empruntées aux discours ou aux écrits des auteurs mentionnés. Quoi de plus concluant et de plus péremptoire qu'un procédé qui nous met en présence de textes précis et de faits indéniables ? Le critique n'a plus, semble-t-il, qu'à battre en retraite, à s'incliner et à se taire après avoir présenté ses excuses.

J'ai failli, je l'avoue, céder à la tentation de garder le silence. Il me semblait qu'il y avait quelque impertinence de ma part à me constituer le défenseur de maîtres qui sauraient bien parler pour eux-mêmes et dire s'ils ont été compris. Réflexion faite, j'ai senti que cette réserve était déplacée, parce qu'il ne s'agissait nullement de prendre parti pour les théologiens incriminés, mais de justifier la manière dont j'avais compris leurs opinions, à mon avis inexactement rendues et injustement appréciées. C'est là un point d'exégèse qui, je l'espère, sera facilement et promptement élucidé.

« La gauche évangélique », dit M. G., enseigne que le christianisme n'est qu'un des points saillants de l'évolution universelle des choses et qu'il finira par être emporté lui-même dans le courant irrésistible et éternel. » Telle est la thèse que M. G. attribue à « la nouvelle école » et que j'ai osé qualifier de « caricature » et de « criante injustice ». Cette thèse, M. G. pense l'avoir établie par les citations qu'il vient de mettre sous les yeux du lecteur. A-t-il réussi ?

Notre éminent adversaire a tant pratiqué la méthode atomistique des *dicta probantia*, il opère si volontiers à l'aide de textes isolés et fragmentaires, qu'il applique d'instinct aux au-

teurs profanes les procédés qu'il a appris à l'école des Beck et des Gess, sinon des Gaussen et de la théologie du Réveil. Bien qu'il soit très éloigné de considérer les auteurs qu'il cite comme ayant reçu en partage le don de l'inspiration, il allègue leurs paroles comme il ferait des preuves scripturaires, sans souci du contexte et sans s'apercevoir que les écrivains qu'il cite disent parfois le contraire de ce qu'il leur fait dire. Voyez plutôt.

M. Dandiran ne déclare-t-il pas, dans la première des propositions rappelées par M. G., que les *faits* constituent l'élément surnaturel, immuable, essentiel de la révélation? Cela ne revient-il pas à dire que l'expérience religieuse suppose et implique un fait<sup>1</sup> générateur, norme invariable et le critère constant du sentiment ou de l'inspiration subjective? Et, pour rester dans le canton de Schaffhouse, n'avons-nous point là, dans ces faits *immuables*, le roc émergeant des flots et défiant l'effort et l'usure des siècles?

« J'adhère entièrement à ce qu'a dit M. Dandiran », ajoute M. Astié.

M. Léopold Monod ne se lasse pas de répéter que le point d'appui intangible de la vérité chrétienne est la personne vivante du Sauveur.

Enfin comment M. Gretillat n'a-t-il pas lu et médité, dans le discours de M. Sabatier, ces claires et significatives paroles qui lui auraient révélé immédiatement le contre-sens de son interprétation? « Par cela seul que les faits rédempteurs et rénovateurs de l'Évangile ont précédé l'évolution dogmatique, ils restent nécessairement hors d'elle. Ce que l'évolution dogmatique emporte avec elle ce ne sont pas les faits objectifs, mais les façons subjectives de les comprendre et de les interpréter... On demande ce qui reste d'éternel et de permanent dans l'évolution dogmatique que nous décrivons : il reste cette révélation de Dieu dans la personne historique de Jésus-Christ. Cela est dans l'histoire, et ce qui a été dans l'histoire, nul n'a le droit ni le pouvoir de l'effacer. » (P. 9, 7.) — En présence de ces déclarations si nettes et si catégoriques, on se demande si les lignes tirées des autres écrits de M. Sabatier peuvent bien

avoir la portée et la signification que leur attribue M. G. ; on contrôle les citations en les replaçant dans leur contexte, et l'on remarque non sans surprise qu'en les tronquant ou en les arrachant au passage avec lequel elles font corps, notre critique les a positivement dénaturées. Après la phrase si malsonnante en apparence sur la résurrection du Christ, écoutez l'explication suivante séparée de ce qui précède par une simple virgule : « mais ce n'est pas une nuit vide et stérile, c'est la nuit d'un prodigieux enfantement. Quand l'histoire recommence, nous nous trouvons sous un autre soleil, devant un autre horizon et dans un monde nouveau. Ce dont la critique doit tenir compte, en effet, ce n'est pas seulement de la foi profonde et réfléchie des disciples en la résurrection de leur maître, c'est encore de la transformation religieuse et morale qui s'est opérée en eux dans le même moment. Alors s'éveille en eux pour la première fois, la conscience chrétienne. Jésus revit dans leur âme, et va reprendre avec eux et par eux son ministère de rédemption universelle. Voilà une résurrection féconde et puissante que l'histoire atteste suffisamment, et qui est le signe d'une résurrection objective. Qu'on n'objecte point qu'on peut en dire autant de tous les grands hommes. Il y a dans l'expérience chrétienne quelque chose de spécial. C'est un fait incontestable dans son ordre que Jésus, après sa mort, a continué d'agir sur l'âme de ses disciples, de présider à leur œuvre, et, selon sa promesse, d'être présent en eux et au milieu d'eux. Cette action invisible, qui ne cesse jamais, est, pour la foi, la preuve dernière et décisive de son triomphe sur la mort. » (*Ouv. cit.*, p. 400-401). — N'est-il pas vrai que la phrase morcelée par le commentateur subit une transformation étrange dès qu'on la saisit dans sa signification véritable et sa portée primitive ?

La confrontation des autres passages avec le texte complet de l'auteur cité nous réserve des surprises analogues. Que veut dire le bout de phrase rapporté par M. Gretillat sur les miracles du Christ ? Le voici : « Le miracle prodige, le merveilleux magique n'a tenu aucune place dans la vie de Jésus ; loin de le rechercher, il l'a repoussé dès le principe comme une tentation ; il s'est révélé aux cœurs et aux consciences, mais n'a

jamais voulu s'imposer par des prodiges extérieurs et accomplis à son profit. C'est dire que les actes extraordinaires qui remplissent sa vie ne sont pas des miracles purs, ce sont des actes de foi et de charité faits dans des conditions déterminées et qui, dès lors, peuvent et doivent entrer comme des réalités dans l'histoire. » (*Encycl.* VII, 385).

Faut-il parler de la sainteté du Christ ? M. Sabatier la définit en termes qui ont dû paraître excellents à M. G. lui-même, puisqu'il les lui emprunte à plusieurs reprises ? Mais, dit le critique, l'auteur n'a entendu définir que la sainteté subjective, conçue comme un état intègre de conscience. Daignez relire, je vous prie, les développements qui précèdent et qui suivent la formule incriminée ; vous verrez d'abord comment l'historien pose la question et comment il la place sur le terrain qui seul est accessible à son regard ; vous verrez ensuite que, suivant M. S., le témoignage de la conscience de Jésus est suffisant, ou plutôt qu'il est décisif pour établir le fait intérieur de sa sainteté morale et religieuse. « C'est là, dans l'ordre de la sainteté, de la loi remplie, de l'idéal obligatoire réalisé, dans cet ordre général et uniquement humain, antérieur à toute spécialité et se retrouvant dans chacune d'elles, que Jésus a donné l'exemple et reste le modèle parfait. Car, en lui, l'homme d'un côté atteint sa pleine stature morale, et de l'autre est pleinement en harmonie avec Dieu. » (*Loc. cit.*, p. 368.)

Enfin pour soutenir que d'après M. Sabatier toute connaissance religieuse, issue d'une révélation objective, est non seulement imparfaite mais illusoire, il faut avoir pris le contre-pied de sa théorie de la connaissance, il faut s'être mépris sur la portée du problème posé par Kant, repris par Schleiermacher et discuté par la théologie moderne, que dis-je ? il faut rompre avec le témoignage unanime des apôtres et du Christ lui-même, dont l'éminent professeur n'a fait que réduire en système les profondes et sublimes affirmations. J'ose soutenir dès aujourd'hui que la publication impatiemment attendue du rapport de M. Sabatier confirmera cette prédiction et fera justice d'un malentendu qui confond la notion du subjectif en matière religieuse avec l'illusion ou l'erreur.

Je crois avoir répondu au reproche que m'adresse mon honoré collègue. Ai-je eu tort de l'avoir accusé de caricaturer les opinions de ceux qu'il combat ? La question de fait n'est-elle pas tranchée par les communications qui précèdent ? Loin de moi de jeter le plus léger soupçon sur la bonne foi de notre critique, de suspecter la loyauté de sa polémique ! Ce qui est en cause, c'est uniquement sa méthode, méthode funeste et stérile qui consiste à désarticuler le système ou le raisonnement de l'adversaire au lieu d'en saisir l'esprit et d'en pénétrer l'ensemble. Un procédé pareil donne à celui qui l'emploie l'illusion d'une facile victoire, mais il ne sert en rien la cause de la vérité et ne fait pas faire un pas à la science ou à la vie religieuse.

Après cela il me semble que nos noms, prénoms et espérances ne font rien à l'affaire. Peu importe le signalement ou l'étiquette ; les dénominations d'« école dite nouvelle », de « gauche évangélique », sont probablement aussi indifférentes à mes maîtres et à mes amis qu'elles le sont à moi-même ; la tentative de transporter dans les débats de la science théologique des termes empruntés à la politique ecclésiastique, est toujours malheureuse, et il sera toujours plus sûr quoique moins facile d'examiner ce que vaut une idée en elle-même que d'en dresser l'état civil et d'en décliner les titres extérieurs et les qualités officielles. J'ose donc résister aux sollicitations touchantes que nous adresse M. Gretillat à la fin de sa lettre, et je préfère clore cette trop longue réponse par un mot de remerciement.

Tous ceux qui suivent avec un sympathique intérêt les efforts d'*Evangile et Liberté* sauront gré à notre critique du nom charmant dont il a baptisé ce vaillant journal au renouveau de son existence un moment compromise. Appeler cette feuille « le Lazare du journalisme contemporain », c'est une trouvaille dont l'heureux directeur ne tardera certainement pas à remercier son spirituel confrère. N'est-ce pas affirmer avec une clarté parfaite que la force victorieuse qui a relevé *Evangile et Liberté* a sa source ailleurs que dans les bureaux de Lausanne ou de Chexbres ? M. Gretillat a osé ce que les meilleurs amis de

l'œuvre de M. Chapuis n'auraient pas eu le courage de se dire ou ce qu'ils ne s'avouaient que tout bas ; il nous invite à saluer, par delà la conjuration des volontés humaines qui n'ont pas laissé périr un frère, la présence d'une cause souveraine et divine, l'intervention providentielle de Celui qui tire la vie du tombeau et qui ressuscita le mort qu'Il avait aimé. Quand on sait rendre un hommage pareil à celui qui vous combat, on donne la mesure de sa largeur religieuse et de ses sentiments de fraternité chrétienne : adversaires sur le terrain théologique, nous nous sentons unis avec M. Gretillat dans la sphère religieuse ; aussi lui demanderai-je la permission de lui serrer la main en clôturant, pour ma part, un débat auquel vous avez bien voulu, Monsieur le Rédacteur, accorder l'hospitalité de votre Revue avec une impartialité dont je garderai le plus reconnaissant souvenir.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération et de mon dévouement chrétien.

Strasbourg, ce 31 décembre 1892.

P. LOBSTEIN.

---